

Linguistiques d'intervention : les dimensions socio-politiques de la linguistique écologique.

Nadège Lechevrel

▶ **To cite this version:**

Nadège Lechevrel. Linguistiques d'intervention : les dimensions socio-politiques de la linguistique écologique.. Dossiers d'HEL, 2014, Linguistiques d'intervention. Des usages socio-politiques des savoirs sur le langage et les langues, pp.8. halshs-01115198

HAL Id: halshs-01115198
https://shs.hal.science/halshs-01115198

Submitted on 11 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

LINQUISTIQUES D'INTERVENTION : LES DIMENSIONS SOCIO-POLITIQUES DE LA LINGUISTIQUE ÉCOLOGIQUE

Nadège Lechevrel

Netherlands Institute for Advanced Study (EURIAS)

1. SCIENCES DE LA VIE ET SCIENCES DU LANGAGE

Les relations entre sciences de la vie et sciences du langage ont été largement étudiées en histoire des théories linguistiques (voir par exemple Desmet 1996 ; Auroux 2006 et 2007), en particulier les métaphores biologiques et le naturalisme linguistique qui ont couru du XIX^e^ siècle à nos jours. Cependant, ces historiographies peuvent être complétées par davantage de travaux portant sur l'apparition de nouveaux modèles explicatifs (proches des systèmes complexes, de l'écologie ou des sciences cognitives) et les disciplines linguistiques dans lesquelles ces modèles sont développés[1]. Quelles sont les conséquences théoriques et méthodologiques du développement des relations entre sciences de la vie et sciences du langage ? En quoi les modèles (é)co-évolutionnaires contemporains participent-ils à redéfinir les grands objets de la linguistique que sont les langues et le langage (Croft 2000) ? Comment une théorie du langage en particulier façonne le cadre théorique évolutionnaire choisi (Jackendoff 2009) ?

Travailler sur la question des principes généraux de la formation des langues implique une étude combinée de leurs facteurs de transmission, contacts, diffusion et disparition, ce qui favorise un maintien des rapports entre sciences de la vie et sciences du langage, soit par interdisciplinarité directe (par le travail conjoint des chercheurs), soit par emprunts conceptuels. Ces approches transversales, dans certains cas, sont testées en acquisition du langage. Un modèle sociolinguistique du changement linguistique ou de la formation des créoles par exemple (Baxter et al. 2009 ; Gordon et al. 2004), sera confronté à une théorie de l'acquisition du langage chez l'enfant. Ces transferts permettent aux chercheurs un traitement plus complexe de questions importantes pour les sciences du langage comme l'existence ou non d'une grammaire interne chez les locuteurs, la nature des invariants linguistiques, le rôle joué par la variabilité dans la construction d'un système linguistique (Lautrey et al. 2002), ou encore, la façon dont le langage se développe chez l'enfant.

Il nous reste à expliquer le succès relativement récent d'une branche en particulier de la biologie, l'écologie, dans la construction de certains modèles explicatifs du changement linguistique ou des mécanismes de l'extinction linguistique. Les relations entre biologie et linguistique, on le sait, ont été marquées par les dérives de l'organicisme : l'évolution des langues, leur vie et leur mort, ont longtemps été envisagées sous l'angle du déterminisme biologique et de ses lois « aveugles ». Évolution et progrès ont été injustement associés et, couplés à l'anthropologie physique et aux autres discours coloniaux, ont longtemps été mis au service de la hiérarchisation des civilisations et des cultures[2]. Mais il semble que l'écologie évolutionnaire soit meilleure candidate à la modélisation des systèmes complexes que sa discipline mère la biologie. L'écologie présente par ailleurs, historiquement, des différences théoriques et méthodologiques non négligeables avec la biologie (Townsend *et al.* 2008). Plutôt que de se concentrer sur les différences entre biologie et linguistique comme cela était de mise, certaines recherches récentes tendent à mutualiser leurs résultats et méthodologies, démarche encouragée il y a cinquante ans déjà :

> The differences, besides those mentioned earlier, include the fact that linguistic change belongs to cultural evolution, which is superimposed on biological evolution. But these two evolutions, however different, are in no way contradictory: they are particular developments of the general model of persistence with modification of complex systems. (Stevick 1963, p. 169)

Cependant, l'écologie biologique présente un certain nombre de concepts tombés en disgrâce au fil du temps, comme celui de « niche écologique » (Pocheville 2011), et est traversée par différents courants qui font d'elle une discipline fragile. Odum (1964), par exemple, est celui qui a le plus marqué les esprits avec son analogie qui mettait l'écosystème au cœur de l'écologie (« Cell : molecular biology = ecosystem : ecology »), développant une façon de faire l'écologie résolument « holiste ». Mais l'écologie est rarement

[1] Pour quelles raisons, par exemple, ont émergé de branches traditionnellement « culturalistes », comme la sociolinguistique ou la créolistique, de nouveaux modèles évolutionnaires ou écologiques ?

[2] « L'organicisme dominant du XIX^e^ siècle établit ainsi des "stades" dans la "vie" du langage. Ces stades vont jusqu'à sept chez Curtius (1870 ; *cf.* Pott 1884, p. 8), mais ils se présentent le plus souvent sous la forme de la triade schleicherienne : monosyllabisme, agglutination, flexion. » (Auroux 2006, p. 70).

définie comme une discipline holiste par l'ensemble de la communauté des écologues, alors même que la philosophie commente amplement cet aspect dans les débats autour du réductionnisme et de l'holisme. De plus, l'écologie offre des modèles qui, malgré leur attractivité, sont moins sujets au transfert que les concepts sur lesquels ils ont été bâtis ou qu'ils ont cherché à tester a posteriori. De nombreuses approches écologiques en linguistique amputent ces concepts issus de l'écologie biologique de leurs formalismes[3] : les concepts ainsi importés sont à regret cantonnés à la métaphore. Les notions d'écosystème et de niche écologique, malgré leur instabilité en écologie, sont les plus transférées en linguistique[4], et l'on remarque que très peu de travaux en réalité offrent des analogies entre les langues et les espèces[5]. Enfin, de récents modèles éco-évolutionnaires préfèrent quant à eux comparer les langues à des virus afin d'échapper à la métaphore organiciste (Mufwene 2008)[6].

Du côté de la linguistique écologique, il a d'ailleurs été noté qu'elle rassemble une multitude de courants qui empruntent à l'écologie biologique, tout comme à l'écologie appliquée ou à ses dérivés que sont la philosophie écologiste et l'écologie politique (Lechevrel, 2011). Malgré leur nom, les modèles dits écologiques en linguistique ne relèvent donc pas toujours directement de la biologie, contrairement à leurs homologues évolutionnaires[7] qui ont pour cadre conceptuel la biologie évolutionnaire. Il est ainsi devenu difficile de traiter des modèles ne relevant pas de la pure métaphore écologique avec le reste de ces approches, nous les avons donc groupés récemment avec l'ensemble des approches évolutionnistes en linguistique sous l'étiquette « éco-évolutionnaires »[8]. Nous traitons ici pour la dernière fois de toutes les autres approches écologiques, c'est-à-dire celles aux dimensions socio-politiques. Dans un deuxième temps, nous exposons brièvement quelques caractéristiques des modèles « éco-évolutionnaires ».

2. DIMENSIONS SOCIO-POLITIQUES DE LA LINGUISTIQUE ECOLOGIQUE : DES ECOSYSTEMES DANS LES LANGUES ET DES LANGUES EN DANGER

Comme on vient de le voir, l'écologie biologique est attractive dans la construction de modèles explicatifs des relations d'interdépendance entre variation et changement, ainsi que des interrelations entre organismes et environnement, c'est-à-dire entre systèmes internes des langues (au sens de Chomsky ou Labov 1994) et facteurs externes affectant les locuteurs qui les parlent. C'est principalement le domaine des langues en danger qui a donné une visibilité accrue aux approches écologiques (Haugen 1971 et 1979 ; Robins & Uhlenbeck 1991 ; Grenoble & Whaley 1998 ; Austin & Sallabank 2011).

Ces approches renvoient, explicitement ou non, à la biologie de la conservation ainsi qu'à l'écologie appliquée et ses domaines phares que sont 1) la durabilité des écosystèmes (ou développement durable) ; 2) l'aménagement des habitats (ou comment associer connaissances scientifiques des écosystèmes et ingénierie de l'habitat) ; 3) la conservation (toutes questions relatives à la biodiversité, de sa documentation à sa conservation si elle est menacée). Les manuels d'écologie ne laissent cependant pas tous une place à la biologie de la conservation parce qu'elle déborderait du cadre scientifique *stricto sensu*[9].

De nombreux auteurs s'inspirent de l'écologie appliquée pour une sociolinguistique elle-même appliquée, dans les domaines de la politique et de la planification linguistique (voir par exemple Nelde

---

3 Notons qu'en dehors des équations de Lotka-Volterra, l'écologie n'a jamais été caractérisée par un formalisme mathématique fort. Il existe un débat au sein de la discipline sur ce sujet, comme en témoigne un récent appel relayé par la Société française d'Écologie.

4 Pour un glossaire en ligne, voir Townsend *et al.* 2008 : http://www.blackwellpublishing.com/Townsend/Glossary/GlossaryC.asp.

5 Mayr et Dobzhansky avaient proposé un test empirique pour décider si deux populations étaient de la même espèce ou non. Le principe repose sur la reproduction : si deux espèces peuvent se reproduire et produire une nouvelle génération qui elle-même sera fertile, alors il s'agit de la même espèce. En pratique, personne n'applique le test (Townsend *et al.* 2008) parce que cela prendrait trop de temps, mais le principe de base est confortable : tant que les gènes circulent entre deux populations, elles ne sont pas totalement distinctes.

6 Aboh (2009) propose quant à lui de maintenir la comparaison entre langues et espèces biologiques.

7 Pour des états de l'art des modèles (co-)évolutionnaires en général, voir Levinson & Gray 2012 ; Hruschka *et al.* 2009 ; Hauser *et al.* 2007 ; Christiansen & Kirby 2003a. Pour des ouvrages collectifs ou des travaux spécialisés, voir Tallerman & Gibson 2011 ; Fitch 2010 ; Larson *et al.* 2010 ; Christiansen & Kirby 2003b.

8 Le cadre évolutionnaire sur lequel se fondent ces modèles semble à première vue faire écho à celui des chercheurs en sciences naturelles, psychologie évolutionniste ou philosophie, dans leurs travaux sur les origines et l'émergence de la capacité de langage. Mais les modèles « éco-évolutionnaires » cherchent avant tout à formaliser la complexité écologique (au sens biologique) et sociale des systèmes linguistiques, en associant données empiriques obtenues de la sociolinguistique, de la linguistique diachronique et formelle, et apports des sciences naturelles, pouvant rejoindre, pour certains, les approches co-évolutionnaires des rapports gène-culture comme celles développées par les biologistes Boyd et Richerson (Boyd & Richerson 2004, Richerson 2005).

9 Définition donnée par Townsend *et al.* (2008, p. 456) : « Natural ecosystems have been placed at threat by a plethora of human influences, particularly in the face of a burgeoning human population. Conservation is the science concerned with increasing the probability that the earth's species and communities (or, more generally, its biodiversity) will persist into the future. We need to appreciate the scale of the problem, understand the threats posed by human activities and consider how our knowledge of ecology can be brought to bear to provide remedies. »

1984). Les dimensions socio-politiques de ces approches entraînent parfois quelques distorsions conceptuelles comme l'illustre l'usage du terme « mutation ». Alors que ce terme ne possède aucune couleur morale en écologie biologique, dans le contexte des approches que nous décrivons ici, certaines mutations sont vues comme bonnes, d'autres comme mauvaises, en fonction de leur provenance et de leur impact sur la survie d'une langue. Les actions sur la langue sont ainsi divisées en « actions puristes » contre toutes mutations, en actions visant à aménager les mutations ou en actions contre les mutations jugées néfastes pour la survie d'une langue (comme, par exemple, la mise en place de programmes bilingues quand une langue est dépassée par l'usage de l'espagnol ; ou en Australie, l'imposition du Kriol à des locuteurs de langues aborigènes).

Du côté de l'interdépendance de la diversité culturelle et biologique, la littérature présente un ensemble de travaux établissant un lien de cause à effet entre la perte de la biodiversité d'un environnement et la prégnance des connaissances ethnobotaniques chez les locuteurs par des outils de mesure visant à quantifier (longitudinalement) la présence du lexique ethnobotanique dans le vocabulaire des locuteurs (Harmon 1996 ; Gorenflo *et al.* 2012). Les questions posées portent sur la perte ou non de la connaissance d'un écosystème lorsque celui-ci disparaît et sur le contenu de ces connaissances, ainsi que sur la façon dont on peut pallier ce problème. L'hypothèse sous-jacente dans ces travaux repose sur l'idée qu'en conservant les écosystèmes naturels, on préserve non pas directement la diversité des langues, mais leur lexicalisation de l'environnement et donc la richesse interne d'une langue. De nombreuses langues menacées d'extinction seraient ainsi considérées comme contenant des informations sur leur environnement naturel bien plus détaillées et pertinentes pour la gestion de la crise écologique que ne peuvent l'être les connaissances scientifiques occidentales, supposées être moins bien informées sur ces écosystèmes (Chawla 1991 ; Gorenflo *et al.* 2012). Scott Atran (in Maffi 2001, p. 157) nomme ces modèles « folk-ecological models in resource management » (Atran et Medin 1997)[10]. Selon Peter Mühlhaüsler (Mühlhaüsler 2000), les implications de ces travaux sont à discuter dans le cadre de l'hypothèse Sapir-Whorf : ils impliquent que pour comprendre la façon dont des populations se comportent vis-à-vis de leur environnement et construisent leur système de valeurs écologiques, il faut comprendre comment les locuteurs conceptualisent leur environnement naturel. D'autres travaux s'attachent à tester l'hypothèse d'un rapport direct entre la perte de la biodiversité (phénomènes éco-physiologiques) et l'extinction des langues (phénomènes culturels) en appliquant les facteurs écologiques qui participent à l'extinction de la flore et de la faune aux langues d'une aire donnée (Wurm 1991 ; Smith 2001 ; Sutherland 2003 ; Gorenflo *et al.* 2012).

Il conviendrait aux approches écologiques empreintes de dimensions socio-politiques de ne plus se définir « négativement » mais positivement, en particulier au regard de la métaphore biologique et du naturalisme linguistique avec lesquels elles n'ont à peu près rien à voir. Il s'agirait pour le domaine des langues en danger de s'ancrer davantage dans le domaine de l'écologie appliquée, de s'appuyer sur les travaux produits en biologie de la conservation et multiplier – ou invalider – les études qui ont été faites sur les liens entre biodiversité et diversité culturelle (Smith 2001 ; Sutherland 2003). La biologie de la conservation offre en effet de réelles opportunités pour le domaine des langues en danger, notamment dans la recherche de solutions pour comprendre et expliquer les relations triadiques entre communautés de locuteurs, linguistes et institutions, et dans le cadre de politiques et planifications linguistiques (Grenoble 2011).

3. LES MODELES ECO-EVOLUTIONNAIRES : DEFINITION ET EXEMPLES

Tournons-nous à présent du côté des modèles explicatifs « éco-évolutionnaires » qui eux conservent les valeurs premières des concepts biologiques ou écologiques dans leurs transferts. Lorsque Mufwene (2001 et 2008), Ansaldo (2009) ou Aboh (2009) analysent l'évolution des créoles par exemple, ils se réfèrent bien à des processus de sélection et de compétition affectant les traits linguistiques pour expliquer un certain nombre d'évolutions typologiques et grammaticales, en associant écologie interne et externe de la langue. Les vues développées sont intéressantes car elles dialoguent entre elles et diffèrent sur certains points, notamment sur les lieux des recombinaisons génétiques (c'est-à-dire, en termes générativistes, soit au niveau *I-language*, soit au niveau *E-language*).

L'écologie externe de la langue passe par la description des régions géographiques où ont lieu les enquêtes linguistiques, en particulier pour les propriétés physico-chimiques de l'environnement dans lequel les locuteurs des variétés étudiées vivent. Cela fait partie de ce qui est communément appelé l'écophysiologie[11]. À cela s'ajoute une longue description de l'histoire de la région, de l'économie locale,

[10] Voir aussi Medin & Atran (1999, p. 1) pour une définition de la « Folkbiology » : « people's everyday knowledge of the biological world ».

[11] C'est-à-dire l'étude des limites physiologiques et de la tolérance des espèces à vivre dans un environnement donné afin d'améliorer notre compréhension de leur distribution par rapport aux conditions abiotiques (abiotiques : qui a trait au

en relation avec d'autres pays, une enquête démographique, et dans le cas des créoles, une enquête historique sur le colonialisme et les mouvements des populations. Les premières études dites écologiques offertes par Einar Haugen sur le féroïen (1979) suivent ces principes descriptifs. Il s'agit pour les auteurs d'analyser l'impact de l'environnement sur les mouvements des locuteurs porteurs des langues amenées à être en contact. Ces facteurs environnementaux deviennent potentiellement explicatifs de tendances de contacts, contacts de communautés linguistiques qui, par d'infinis filtrages au niveau idiolectal (individuel) finissent – ou pas – par avoir des effets sur l'évolution des systèmes linguistiques eux-mêmes[12]. Les discussions portent sur les modalités de ces filtrages et changements linguistiques, la diffusion de certains traits linguistiques au détriment d'autres et le recours, pour les expliquer, à des concepts comme ceux de « pool de traits linguistiques ». Certains travaux posent ainsi la question de savoir si l'on peut comparer ces phénomènes à ceux de la dérive génétique, l'un des mécanismes de base de la spéciation et, par analogie, à celle de la formation de nouvelles langues.

À l'origine des changements linguistiques, on peut en effet noter des parallèles avec au moins deux processus évolutionnaires : la sélection naturelle (par adaptation, qui renvoie le plus souvent à des explications fonctionnelles) et la dérive génétique (qui se fait de façon aléatoire), toutes deux impliquées dans la spéciation, c'est-à-dire l'apparition de nouvelles espèces. La dérive génétique a lieu lorsqu'un petit groupe se détache d'un plus grand groupe, emportant avec lui de façon aléatoire un lot d'allèles qui se distribueront différemment par la suite et qui n'est pas représentatif du groupe initial auquel il appartenait. Ce petit groupe devient alors groupe fondateur d'un autre groupe génétiquement distancié du groupe originel. Le contact des langues et les déplacements de populations peuvent avoir conduit à de nouveaux parlers par des processus similaires, chaque individu transportant avec lui non pas des traits linguistiques figés, abstraits et représentatifs d'une langue idéale fictive, mais des réalisations individuelles de ces traits. Quand les locuteurs se déplacent, ils transportent une sélection aléatoire de traits linguistiques, comme les différentes réalisations d'un même phonème, par exemple. Le contact ne se fait donc jamais seulement entre deux systèmes linguistiques, mais entre des formes de traits linguistiques sélectionnés individuellement. D'où toute la difficulté à modéliser et à expliquer les phénomènes de contact et de formation de langues ainsi que les processus d'évolution linguistique en général, parce qu'il s'agit toujours de prendre en considération à la fois les représentations des invariants linguistiques – pour les manipuler et les analyser – et leurs multiples formes au niveau individuel – afin de les « comparer ». Comme le remarque Ansaldo (2009, p. 98), que les changements linguistiques soient externes ou internes, la question est de savoir/pouvoir les différencier et comment les différencier[13]. L'analogie avec les mécanismes de l'évolution biologique montre l'importance de distinguer entre différents processus, en relation avec le contact des groupes entre eux, les individus qui composent ces groupes, les échelles temporelles (*cf.* modifications à l'échelle de l'individu *vs* modifications à l'échelle du groupe, sur plusieurs générations, et explications proximales et ultimes) ainsi que les mécanismes de réplication, aspect central de l'évolution. Une branche importante s'est ainsi développée au croisement de la génétique des populations, de l'anthropologie évolutionnaire, et à regret, encore trop peu de la linguistique (Stevick 1963 ; Thomason & Kaufman 1988 ; Pakendorf 2007), et des modèles éco-évolutionnaires ont vu le jour dans le but d'expliquer la complexité des systèmes linguistiques par l'analogie biologique (Mufwene 2008 ; Ansaldo 2009 ; Aboh & Smith 2009b).

4. DEBATS[14]

4.1 Peut-on construire une discipline sur une métaphore ? Les modèles éco-évolutionnaires sont-ils un effet de mode ?

Je ne pense pas qu'on puisse édifier de « nouvelle discipline » sur la base d'un nouveau vocabulaire bien sûr. En 2008, je posais la question pour le courant des travaux étiquetés « écolinguistes ». Il est vite apparu qu'il n'y avait pas de nouvelle discipline possible sans méthodologie ni modèles explicatifs propres à ce domaine. Les approches métaphoriques sont de fait condamnées à être des heuristiques. Mais il en va autrement pour les modèles éco-évolutionnaires que j'ai présentés plus haut et qui constituent l'objet de ma recherche actuelle. Il m'intéresse d'étudier la façon dont ces approches intégratives façonnent de nouvelles méthodologies et catégorisations en typologie linguistique par exemple, conduisant à une reformulation profonde du concept de « langue ». Par ailleurs, je me concentre sur le développement des modèles

non-vivant ; généralement appliquée aux aspects physico-chimiques de l'environnement d'un organisme). Traduction des définitions du glossaire en ligne : http://www.blackwellpublishing.com/Townsend/Glossary/GlossaryE.asp.

12 Pour des vues divergentes sur ce point, comparer Aboh (2009, p. 322) – « competition and selection of linguistic (i.e. syntactic) features is free » – et Ansaldo (2009) chez qui les facteurs écologiques jouent un rôle plus important dans les recombinaisons linguistiques internes.

13 Notons par ailleurs que la variation n'est pas que phonétique, elle peut se retrouver à tous les niveaux.

14 Je rends compte ici de questions qui ont été posées après cette présentation.

formels du changement linguistique dans leur relation aux données empiriques et aux théories : en effet, malgré l'abondance des cadres théoriques, les données empiriques (résultats de la sociolinguistique par exemple) sont encore largement déconnectées des modèles computationnels de la dynamique des langues. Quel rôle jouent ces modèles computationnels dans la sélection des théories du changement et de l'évolution linguistiques ? Quels sont les obstacles auxquels les modèles computationnels font face quand ils tentent d'associer différentes variables et échelles de temps (les variables synchroniques *vs* diachroniques), ou lorsqu'ils visent à représenter l'interrelation des phénomènes de dérive ou de réplication (processus co-évolutionnaires) ? La science de la complexité est-elle d'une quelconque aide dans ce domaine ?

4.2 Pourquoi les linguistes qui opèrent des transferts des sciences de la vie vers les sciences du langage au XXIe siècle ne se positionnent plus forcément vis-à-vis du naturalisme linguistique du XIXe siècle ?

Je reprendrais, pour en discuter, l'excellente introduction de Sylvain Auroux au numéro de la revue *HEL* intitulé « Le naturalisme linguistique et ses désordres » (Auroux 2007). Ce texte résume la façon dont a pris forme le naturalisme linguistique et les principales raisons de son rejet dans les décennies suivantes, entre les XIXe et XXe siècles. Sylvain Auroux analyse par ailleurs une situation contemporaine favorable à un regain de courants et théories naturalistes, mais en reste largement critique. De toutes les dérives, ce sont bien sûr les théories raciales (du mythe aryen aux propagandes coloniales) associées au succès de l'anthropologie physique qui ont entaché le naturalisme linguistique. Ensuite, c'est la validité scientifique de la discipline ainsi que son autonomie qui ont longtemps été en jeu, jusqu'au début du XXe siècle. Fallait-il faire basculer la linguistique du côté des sciences naturelles pour lui conférer une scientificité ? Ce n'est qu'avec l'avènement du structuralisme que cette question se révèlera caduque et que le débat sur les relations entre sciences de la vie et sciences du langage – du moins en France – sera à jamais clos.

Personne cependant ne cherche à questionner cette autonomie. Emprunter aux sciences de la vie ne revient pas à une tentative de rendre plus « scientifique » la linguistique. De même ne trouverions-nous pas aujourd'hui que les formalismes computationnels ou mathématiques, toujours en vogue, n'ont d'existence que pour pallier un hypothétique manque de scientificité de la linguistique ou qu'il n'y aurait de vraie sociolinguistique que la sociolinguistique variationniste. Le paradigme naturaliste, à travers ces exemples extrêmes, est ainsi perpétuellement décrit comme « une façon radicale de remettre en question les méthodes et le rôle des sciences humaines » (Auroux, *ibid.*), ce qui est certainement exact pour les méthodes mais inexact pour leur rôle. De fait, si les sciences humaines sont menacées, elles le sont plus par les institutions et leurs choix politiques et budgétaires que par les relations qu'elles pourraient entretenir directement avec les sciences exactes. Étudier les divers procédés actuels de naturalisation des sciences du langage permettra sans doute de faire la part des choses, mais ériger l'interdisciplinarité en menace pour l'autonomie d'une discipline ou les connaissances acquises dans un champ me paraît infondé. L'interdisciplinarité en soi s'appuie tout au contraire sur les expertises des uns et des autres, et ne peut être féconde que lorsque chacun est spécialiste d'au moins un domaine, autrement dit, n'est pas « bon en tout, spécialiste de rien ». La transdisciplinarité, que certains considèrent comme impossible est, quant à elle, indifférente à l'existence ou à la disparition des disciplines sur lesquelles elle s'est appuyée initialement, étant elle-même prise dans des processus d'autonomisation – le but de la transdisciplinarité étant de traiter les objets complexes par l'élaboration de méthodologies et d'outils qui leur sont propres.

Les débats se sont cristallisés autour de la question des origines du langage, ce qui a eu pour effet de camoufler l'apport indéniable des sciences de la vie à nos connaissances sur le langage et les langues. Entretenir des liens avec les sciences de la vie ne signifie pourtant pas avoir un intérêt exclusif pour les origines du langage, bien au contraire. Il s'agit de transferts de tous ordres, et principalement au niveau méthodologique, souvent d'ailleurs pour retravailler des questions auxquelles les premiers comparatistes travaillaient déjà. Une revisite en quelque sorte de travaux passés, à la lumière de nouvelles avancées disciplinaires, méthodologiques et techniques[15]. Il est très courant de rejeter sans procès les naturalismes et autres nativismes d'un Bickerton (à raison) ou d'un Pinker, sans avoir plus jamais à les commenter. Notons cependant qu'en biologie, les travaux de Pinker sont encore donnés comme référence principale aux étudiants désireux de connaître la linguistique et que les travaux de Colin Renfrew ou Merrit Ruhlen sont souvent cités comme références pour exemple des dernières avancées de la linguistique et de la génétique. En effet, pour de nombreux biologistes, la linguistique a avant tout pour mission de travailler aux origines et à l'émergence du langage, mission que nous avons délaissée à des non spécialistes, d'où l'incroyable impopularité, en France, de leurs travaux spéculatifs et, paradoxalement, leur incroyable popularité en sciences de la vie et dans la sphère publique, tant ils répondent à de grandes questions concernant le propre

[15] Un nouvel intérêt pour les origines du langage a vu le jour dans les années 1970, donnant naissance, dans les années 1980, à la Société pour les origines du langage, située aux Pays-Bas (http://www.ru.nl/languesromanes/recherche/los/). Voir Trabant (1996, p. 2).

de l'homme. La place a ainsi souvent été laissée aux cognitivistes « orthodoxes » et autres biologistes amateurs de linguistique.

Il existe actuellement en sciences sociales[16] un débat sur le naturalisme qui prend acte des reconfigurations disciplinaires des sciences de la vie, comme le font certaines des approches linguistiques que nous avons présentées. La biologie est passée par différentes étapes et l'on n'en a retenu souvent que les aspects les plus néfastes lorsqu'ils ont été transférés aux phénomènes culturels : « Les progrès de la génétique et de la biologie moléculaire ont ouvert les vannes de discours nativistes de toutes sortes, comme à l'application de la théorie de l'évolution à l'étude de la société » (Auroux 2006, p. 12). L'exemple le plus cité est bien sûr celui de la sociobiologie de Wilson (1975), puis plus tard, celui des approches cognitivistes orthodoxes, relevant elles aussi de transferts des sciences cognitives et biologiques aux phénomènes culturels. Néanmoins, la biologie évolutive est traversée par des courants qui posent aujourd'hui la question de ce que fait l'écologie à l'évolution et, inversement, de ce que fait l'évolution à l'écologie. Tout ceci est assez bien représenté par les approches co-évolutionnaires dynamiques des gènes et des cultures (Boyd & Richerson 2004 ; Carroll *et al*. 2007 ; Bailey 2009 ; Pelletier *et al.* 2009).

Il existe d'autres questions qui ne sont pas de moindre importance et qui peuvent ultimement, non pas répondre, dans la spéculation, à la question des origines du langage et des langues, mais aboutir à des éléments d'analyse fondés sur des faits attestés (obtenus de la richesse de la diversité linguistique) pour comprendre la formation des langues, et par extension, peut-être, l'émergence de la capacité de langage, question bien différente de celle des origines. Les sciences du langage ont tout pour traiter à nouveau ces grands objets, dans des collaborations fructueuses avec leurs collègues des sciences de la vie. Nous ne sommes pas en désaccord avec Sylvain Auroux lorsqu'il écrit à propos du naturalisme que « même renouvelé, dans le nouveau contexte des sciences cognitives, de la génétique et des sciences du cerveau, il n'est pas sans faiblesse » ; cela se peut-il dans l'absolu ? Il revient à l'histoire des théories linguistiques de continuer à analyser ces travaux pour comprendre l'évolution des méthodes et des pratiques dans un champ constamment soumis à des procédés de naturalisation.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ABOH, E. O. & SMITH, N. (éds.) (2009a). *Complex Processes in New Languages*, Amsterdam, John Benjamins, Creole Language Library 35.

ABOH, E. O. & Smith, N. (2009b). « Simplicity, simplification, complexity and complexification: Where have the interfaces gone? », in ABOH & SMITH (éds.), 1-25.

ABOH, E. O. (2009). « Competition and Selection. That's all! », in ABOH & SMITH (éds.), 317-344.

ANSALDO, U. (2009). *Contact languages: ecology and evolution in Asia*, Cambridge, Cambridge University Press.

ATRAN, S. & MEDIN, D. (1997). « Knowledge and action: Cultural models of nature and resource management in Mesoamerica », in BAZERMAN, N., MESSICK, D., TINBRUNSEL, A., & WAYDE-BENZONI, K. (éds.), *Environment, Ethics, and Behavior*, San Francisco, Jossey-Bass Publishers.

AUROUX, S. (2006). « Les embarras de l'origine des langues », *Marges Linguistiques* 11, numéro thématique *L'origine du langage et des langues*, 58-92. (http://www.revue-texto.net/Parutions/Marges/00_ml112006.pdf)

AUROUX, S. (2007). « Introduction : le paradigme naturaliste », *Histoire Épistémologie Langage* 29.2, 5-15.

AUSTIN, P. K. & SALLABANK, J. (éds.) (2011). *Cambridge Handbook of Endangered Languages*. Cambridge, Cambridge University Press.

BAILEY, J. K. *et al*. (2009). « From genes to ecosystems: a synthesis of the effects of plant genetic factors across levels of organization », *Philosophical Transactions of the Royal Society B* 364, 1607-1616.

BAXTER, G. J. *et al*. (2009). « Modeling language change: an evaluation of Trudgill's theory of the emergence of New Zealand English », *Language Variation and Change* 21, 257-296.

BOYD, J. H. R. & RICHERSON. P. J. (2004). *Not By Genes Alone. How Culture Transformed Human Evolution*, Chicago, The University of Chicago Press.

CARROLL, S. P., HENDRY, H. P. REZNICK, D. N. & FOX, C. W. (2007). « Evolution on ecological time-scales », *Functional Ecology* 21, 387-393.

CHAWLA, S. (1991). « Linguistic and philosophical roots of the environment crisis », *Ethic* 13.3, 253-262.

[16] Débat initialement franco-suisse, lancé par la revue *SociologieS* (voir le site internet qui offre les différentes livraisons (http://sociologies.revues.org/3289?&id=3289) sous forme de discussions entre chercheurs (Albert Ogien et Louis Quéré, puis Laurence Kaufmann et Laurent Cordonier). En linguistique, des chercheurs ont aussi entrepris de reconfigurer le paysage interdisciplinaire avec une autre vision de la cognition, voir par exemple Evans et Levinson 2009 ou Tomasello 2001.

CHRISTIANSEN, M. H. & KIRBY, S. (2003a). « Language evolution: consensus and controversies », *Trends in Cognitive Sciences* 7.7, 300-307.
CHRISTIANSEN, M. H. & KIRBY, S. (2003b). *Language evolution*, Oxford, Oxford University Press.
CROFT, W. (2000). *Explaining Language Change: An Evolutionary Approach*, London, Longman.
DESMET, P. (1996). *La linguistique naturaliste en France (1867-1922). Nature, origine et evolution du langage*, Leuven, Peeters.
EVANS, N. & LEVINSON, S. (2009). « The Myth of Language Universals: Language Diversity and its Importance for Cognitive Science », *Behavioral and Brain Sciences* 32, 429-492.
FITCH, T. (2010). *The evolution of language*, Cambridge, Cambridge University Press.
GORDON, E. L., CAMPBELL, J., HAY, M., MACLAGAN, A., SUDBURY & TRUDGILL, P. (2004). *New Zealand English: Its origins and evolution*, Cambridge, Cambridge University Press.
GORENFLO, L. J. *et al*. (2012). « Co-occurrence of linguistic and biological diversity in biodiversity hotspots and high biodiversity wilderness areas », *Proceedings of the National Academy of Sciences* 109.21, 8032-8037.
GRENOBLE, L. (2011). « Language ecology and endangerment », in AUSTIN, P. K. & SALLABANK, J. (éds.), 27-44.
GRENOBLE, L. & WHALEY, L. (éds.) (1998). *Endangered Languages: Current issues and future prospects*, Cambridge, Cambridge University Press.
HARMON, D. (1996). « Losing species, losing languages: connections between linguistic and biological diversity », *Southwest Journal of Linguistics* 15, 89-108.
HAUGEN, E. (1971). « The ecology of language », *The Linguistic Reporter* supplement 25, 19-26.
HAUGEN, E. (1979). « Language ecology and the case of Faroese », in JAZAYERY, M. A., POLOMÉ E. C. & WINTER, W. (éds.), *Linguistic and Literary Studies in Honor of Archibald A. Hill*, vol. 4, 243-257.
HAUSER M. *et al*. (2007). « Evolutionary Linguistics: a new look at old landscape », *Language learning and development* 3.2, 101-132.
HEAMS Th. *et al.* (2011). *Les mondes darwiniens. L'évolution de l'évolution*, Paris, Éditions Matériologiques.
HRUSCHKA, D. J. *et al.* (2009). « Building social cognitive models of language change », *Trends in Cognitive Sciences* 13.11, 464-469.
JACKENDOFF, R. (2009). « Your theory of language evolution depends on your theory of language », in LARSON *et al*. (éds.), 63-72.
LABOV, W. (1994). *Principles of Linguistic Change: Internal factors*, Oxford, Blackwell Publishing.
LARSON R. K. *et al*. (2010). *The evolution of human language: biolinguistic perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press.
LAUTREY, J., MAZOYER, B. & VAN GEERT, P. (dir.) (2002). *Invariants et variabilités dans les sciences cognitives*. Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
LECHEVREL, N. (2011). *Les approches écologiques en linguistique. Enquête critique*, Louvain-La-Neuve, Academia-Bruylant.
LEVINSON C. S. & GRAY, R. D. (2012). « Tools from evolutionary biology shed new light on the diversification of languages », *Trends in Cognitive Sciences* 16.3, 167-173.
MAFFI, L. (ed.) (2001). *On Biocultural Diversity. Linking Knowledge, and the Environment*, Washington, Smithsonian Institution Scholarly Press.
MEDIN, D. L. & ATRAN, S. (eds.) (1999). *Folkbiology*, Cambridge MA, MIT Press.
MUFWENE, S. S. (2001). *The Ecology of Language Evolution*, Cambridge, Cambridge University Press.
MUFWENE, S. S. (2008). *Language Evolution: Contact, Competition and Change*, London – New York, Continuum International Publishing Group.
MÜHLHAÜSLER, P. (2000). « Humboldt, Whorf and the roots of ecolinguistics », in PÜTZ, M. & VERSPOOR, M. H. (eds.), *Explorations in Linguistic Relativity*, Amsterdam, John Benjamins.
NELDE, P. (1984). « L'écolinguistique – Aspects méthodologiques de la linguistique de contact », *AILA Review* vol. 1, 33-48.
ODUM, E. P. (1964). « The new ecology », *Bioscience* 14, 14-16.
PAKENDORF, B. (2007). *Contact in the prehistory of the Sakha (Yakuts): linguistic and genetic perspectives*, Doctoral thesis, Leiden University, LOT Dissertation series 170.
PELLETIER, F. *et al*. (2009). « Eco-evolutionary dynamics », *Philosophical Transactions of the Royal Society B* 364, 1483-1489.
POCHEVILLE, A. (2011). « La niche écologique : histoire et controverses récentes », in HEAMS, T., HUNEMAN, P., LECOINTRE, G. & SILBERSTEIN, M. (dir.), *Les mondes darwiniens. L'évolution de l'évolution* (chapitre 26), Paris, Éditions Matériologiques.
RICHERSON, P. J. (2005). *The Origin and Evolution of Cultures*, Oxford, Oxford University Press.
ROBINS, R. H. & UHLENBECK, E. M. (eds.) (1991). *Endangered Languages*, Oxford, Berg.

SMITH, E. A. (2001). « On the co-evolution of cultural, linguistic and biological diversity », in MAFFI, L. (éd.), 95-117.
STEVICK, R. D. (1963). « The biological Model and Historical Linguistics », *Language* 39.2, 159-169.
SUTHERLAND, W. J. (2003). « Parallel extinction risk and global distribution of languages and species », *Nature* 423, 276-279.
TALLERMAN, M. & GIBSON, K. R. (2011). *The Handbook of Language Evolution*, Oxford, Oxford University Press.
THOMASON, S. & KAUFMAN, T. (1988). *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*, Berkeley, University of California Press.
TOMASELLO, M. (2001). *The cultural origin of human cognition*, Cambridge MA – London, Harvard University Press.
TOWNSEND, C. R., BEGONET, M. & HARPER, J. L. (2008). *Essentials of Ecology*, Oxford, Wiley-Blackwell (3rd ed.).
TRABANT, J. (éd.) (1996). *Origins of language*, Collegium Budapest, Institute for Advanced Study (Workshop series 2).
WILSON, E. O. (1975). *Sociobiology: The New Synthesis*, Cambridge MA – London, Harvard University Press.
WURM, S. A. (1991). « Language death and disappearance: causes and circumstances », in ROBINS, R. H. & UHLENBECK, E. M. (eds.), 1-18.